

REPORTAGE



Un buron est une ferme d'altitude dans laquelle les fermiers faisaient les fromages et s'abritaient durant la période de l'estive quand les troupeaux se retrouvaient en altitude.

Les burons du Cantal : un patrimoine en pleine renaissance

PAR **Alix Vermande**

Devant sa ferme familiale, à Thiézac, Jean-Charles Tichit voit régulièrement défiler touristes et randonneurs. Nombre d'entre eux sont en quête de burons à proximité, et seule une piste de cailloux, quand la neige ne s'est pas abattue et implique l'utilisation de raquettes, permet d'y accéder. Bien que paysagiste, le jeune Cantalien s'improvise guide pour orienter les citadins qui ont fait le choix de louer, pour plusieurs nuits, ces modestes abris de pierre tombés en ruine à l'exode rural après la Seconde Guerre mondiale.eux qui étaient utilisés par les agriculteurs pour la fabrication du fromage.

« C'est assez incroyable de voir ces lieux revivre », commente Jean-Charles Tichit, à la vue du buron de la Chambe, perché à 1306 mètres d'altitude et transformé en gîte pour accueillir jusqu'à dix personnes sous son toit en lauze. Ceci pour la coquette somme de 1250 euros pour trois nuits, car l'atteindre et y dormir : ça se mérite. Une émotion toute particulière pour l'Auvergnat, car son grand-père a vendu les premiers burons réaménagés en gîtes au début des années 2000. Celui de la Chambe a séduit Nancy Tate et son mari cantalien de l'époque. Le mannequin et actrice franco-américaine, qui a notamment tourné avec Mel Gibson, a restauré la bâtisse pour des personnes désireuses de se couper du monde dans un paysage lunaire. « On nous a pris pour des fous furieux, se rappelle-t-elle. Il n'y avait rien. Il fallait pratiquement entrer à quatre pattes. Des fleurs poussaient par le toit. »

Plusieurs années de travaux avec des artisans locaux ont ainsi été nécessaires pour donner un nouveau visage au buron, sans le dénaturer. En témoigne un abreuvoir devenu baignoire. Un retour à la pierre qui séduit différents profils : « Il y a beaucoup de Parisiens qui veulent faire un break, affirme Nancy Tate. Ils ont envie d'être pleinement dans la nature et faire des balades incroyables. Ils ont parfois vu plus d'animaux dans leur week-end que dans leur vie. Il y a même des demandes en mariage et beaucoup de choses très poétiques qui se passent là-haut. »

Dans son aventure périlleuse, Nancy Tate a notamment pu compter sur le soutien d'Isabelle Pfeffer, pionnière du genre avec son mari. Le fruit d'un coup de foudre au terme d'une randonnée à l'automne 2004. « Dans un incroyable déluge, après avoir traversé une forêt, on aperçoit le mur effaîssé du buron que je connaissais, car il était en couverture d'un livre que j'adore, se souvient-elle. On nous dit alors qu'il ne lui reste sans doute qu'un hiver. Alors on se décide de l'acheter. Mais à l'époque, tout le monde nous disait que c'était impossible, et que ça se transmettait seulement par des ventes de terres d'agriculteurs. »

Témoignages d'un passé pastoral, ces modestes abris de pierre, nichés sur les massifs du département, connaissent une seconde jeunesse grâce à des investisseurs privés aux diverses motivations. Ces réaménagements en gîtes ou en restaurants doivent respecter la nature des lieux.



Pas assez pour effrayer le couple. Après trois années de travaux et un investissement total entre 200 000 et 300 000 euros, le buron de Niercombe renaît. Il est désormais loué, en majorité, par des touristes venus de grandes villes. Et l'hébergement est introuvable sur Airbnb. Cette mission couronnée de succès a valu à Isabelle Pfeffer d'être nommée, en 2021, par Roselyne Bachelot, au grade de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, en qualité de « restauratrice dans le domaine du patrimoine de montagne ». « Je ne sais pas si je le mérite vraiment, souligne l'humble amatrice du patrimoine cantalien. Mais le buron est un témoignage de la force et de l'intelli-

gence de l'homme. Celui de construire là où c'est inimaginable, alors qu'ils n'avaient aucune machine pour le faire. Ce sont un peu les pyramides du Cantal. »

La restauration des burons du Cantal peut aussi être une affaire de famille. C'est notamment le cas des frères Deconquand qui ont hérité de deux burons à Brezons. Ainsi, Martine et Daniel Deconquand ont laissé derrière eux une brasserie parisienne pour valoriser les burons de la Tagadure. Le tout avec un aménagement moderne finalisé en 2024 : « On a une cabine de sauna près des vaches salers et un bain nordique avec vue sur le plomb du Cantal », liste Martine. Sans oublier une connexion internet proposée par Starlink. Pour des personnes qui, paradoxalement, viennent se déconnecter : « Même si on a des séminaires d'entreprises, il y a beaucoup de personnes qui veulent s'isoler et aussi avoir un peu de fraîcheur l'été ! »

Quelques centaines de mètres plus haut, se dresse le buron de la combe de la Saure, au cœur duquel Denis Deconquand se met derrière les fourneaux. Car il s'agit cette fois d'un restaurant et non d'un gîte. Lui aussi a souhaité entretenir la mémoire de son père disparu il y a quelques années : « Il y avait des vaches de l'âge de 10 ans en 1947. Il disait toujours "Je vais commencer à faire le fromage dans la montagne, je finirai à faire du fromage dans la montagne". Il a tenu ce restaurant, et je l'ai repris. »

Et la saucisse truffade attire bien du monde : Allemands, Américains et Canadiens l'ont déjà dégustée. Après avoir arpenté un sentier parfois sinueux, mais qui a déjà vu rouler une Ferrari. Cet isolement impose un fonctionnement singulier : « Là, il ne faut pas se loupier et oublier le pain ou des ingrédients en bas, sourit Denis Deconquand. On a juste deux petits frigos, parce que l'électricité est au panneau solaire et je prépare la saucisse truffade au gaz. »

Bien que de plus en plus nombreux, ces restaurants de burons sont solidaires entre eux et préfèrent mettre en avant une dynamique collective plutôt qu'une potentielle concurrence. Pour le plus grand plaisir de Michel Fregeac, président de l'Association pour la sauvegarde des burons du Cantal créée en 1984. Lui est en mesure de faire le décompte de ces bâtisses montagnardes : « Juste après la Seconde Guerre mondiale, il devait y avoir à peu près 1 000 burons en activité. De notre côté, on en avait retrouvé un peu plus de 800 auprès des communes et il y en avait environ 450 qui étaient encore debout. »

Pour sauvegarder ce patrimoine en péril, le Cantalien et les membres de l'association se mobilisent sans cesse pour trouver des financements. Bien souvent en vain. Les investisseurs privés restent en majorité la solution. Avec certaines limites. « C'est une excellente chose, mais on veut absolument éviter que les burons soient transformés en villas, indique Michel Fregeac. C'est désastreux, parce qu'il y a des projets, non seulement pharaoniques, mais surtout qui ne respectent pas les choses. On reçoit, via notre site internet, pas mal de demandes, mais faut parfois leur remettre les pieds sur terre. Aujourd'hui, il y a quand même une commission à la préfecture qui veille justement à ce que les projets de restauration soient respectueux de l'histoire des

lieux et de l'architecture traditionnelle. La loi montagne reconnaît effectivement comme bâtiments d'altitude les burons. »

À ces restrictions de restauration, s'ajoutent des obligations de sécurité dans ces lieux souvent difficiles d'accès pour les secours. Ainsi, les municipalités contrôlent le respect de ces normes. À l'image de Linda Bernard, éditrice de Saint-Jacques-des-Blats, commune où l'on retrouve de nombreux burons. « Le maire est responsable. Mais on ne peut pas toujours monter là-haut pour aller contrôler. Les pompiers nous ont déjà alertés après avoir vu un buron dans une émission TV. Je trouve ça très bien que des personnes aient suffisamment d'argent pour les restaurer. Mais il faut aussi penser à la sécurité. »

Les collectivités cantaliennes veillent donc au grain, mais mettent aussi la main au portefeuille. Les investisseurs privés n'ont pas le monopole de la revitalisation des burons. En témoigne l'initiative de la communauté de communes Hautes Terres communales qui a récemment restauré quatre burons, grâce, notamment, au soutien de la Fondation du patrimoine et de la Fondation du Crédit agricole, pour un coût total de 1,4 million d'euros.

« Le buron est un témoignage de la force et de l'intelligence de l'homme. Celui de construire là où c'est inimaginable, alors qu'ils n'avaient aucune machine pour le faire. Ce sont un peu les pyramides du Cantal »

Isabelle Pfeffer
Propriétaire du buron de Niercombe

« Ce projet met en valeur ce patrimoine remarquable, appuie Didier Achalmé, président de Hautes Terres communales. Non seulement le bâti, mais aussi ces burons à travers leur histoire que l'on partage grâce à des panneaux d'information et du mobilier adapté. L'idée, c'est d'en faire aussi un outil d'attractivité touristique. On conserve ces burons et on raconte la vie qui s'y passait. »

Pour l'élu, ce projet s'inscrit également dans la transmission du patrimoine immatériel aux jeunes générations. « On est dans le sens de l'histoire avec la volonté de se réapproprier ses racines. Il y a un important travail qui a été fait avec les architectes des Bâtiments de France et les entreprises. On essaie de refaire à l'identique, même si parfois on a très peu de traces. »

Site touristique et pédagogique, gîtes, restaurants... Les burons du Cantal revivent sous bien des formes. Et la liste est loin d'être exhaustive. Entre Salers et le col de Néronne, Pierre Desprat élève, dans un buron, la cuvée de La Légendaire, dont les 20 000 bouteilles de vins rouges et blancs redescendent chaque année, portées par une chaîne humaine. Un autre buron a, quant à lui, été le principal lieu de tournage du court-métrage du jeune Cantalien Léon Pons. Avec, à la clé, des récompenses dans plusieurs festivals, dont ceux de Los Angeles et de Tokyo. ■